

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

— C'est à n'y rien comprendre ! dit Martigny ; si nous étions encore au temps des superstitions, l'on pourrait s'imaginer que les âmes des pauvres filles assassinées réclament la sépulture ou demandent vengeance contre leurs meurtriers.

— Et qui vous dit qu'il n'en est pas ainsi ? répliqua Brissot que la fatigue et le désespoir rendaient plus crédule qu'à l'ordinaire.

— Non, non, répliqua Richard Denison avec assurance, ce sont bien les jeunes ladies que nous cherchons... Je pense, comme M. de Martigny, qu'elles existent et qu'elles sont près d'ici... Mais, ajouta-t-il en se retournant, que font là-bas ces noirs ? on dirait qu'ils ont découvert quelque chose... Eux seuls décidément peuvent nous tirer de nos mortelles incertitudes.

Et tous revinrent sur leurs pas pour rejoindre Tête-de-Crin et Nez-Percé.

Les deux noirs, en effet, ne s'étaient pas avancés au hasard comme les Européens, et ils avaient cherché à relever la piste au milieu de grandes difficultés. Ils venaient de s'arrêter devant un de ces immenses gommiers dix fois séculaires que l'on rencontre souvent dans les forêts vierges de l'Australie. Au pied de l'arbre se trouvait un fouillis presque inextricable de buissons, de fougères arborescentes, d'arbustes odoriférants, reliés entre eux par des lianes et d'autres plantes, grimpantes ou parasites. Là, sans doute, ils avaient rencontré des marques certaines du passage des jeunes filles ; mais ils demeuraient immobiles et semblaient préoccupés d'une circonstance nouvelle.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda Martigny en arrivant tout essoufflé, qu'avez-vous donc trouvé ?

Les deux noirs ne comprenaient pas sa question ; cependant ils montrèrent les broussailles voisines et dirent avec vivacité :

— Cowrys !

A leur tour, Martigny et ses compagnons n'entendaient rien à cette réponse et ils cherchèrent des yeux ce qui pouvait retenir les guides dans un pareil moment.

A l'ombre du grand gommier, sous les branches pendantes des arbustes qui croissaient en cet endroit, on voyait un magnifique berceau de chlamydères, différent de ceux que Clara et Rachel avaient visités la veille. Comme à l'ordinaire, les plus brillants et les plus riches ornements étaient prodigués dans sa structure ou formaient des amas à l'entrée et à la sortie de la tonnelle. Ce n'étaient que plumes aux reflets changeants, coquillages émaillés, pierres aux facettes d'or, fragments de cristal. Or, le gracieux petit édifice était menacé d'une destruction complète et prochaine. Le feu, qui semblait avoir été mis à dessein dans un tas de mousse sèche à quelque distance, venait de gagner ses frères matériaux de bûchettes et de branchages ; le toit flambait, la flamme dévorait les ornements légers, le berceau tout entier ne devait plus être qu'un peu de cendre quelques instants plus tard.

Un chlamydère était resté seul, volontairement ou par surprise, dans ce palais de sa famille et de sa race. Malgré les progrès rapides de l'incendie, il ne pouvait se décider à quitter les délicieux portiques où il avait passé sans doute bien des moments de paix et de bonheur. Il voltigeait alentour en poussant des cris plaintifs, quoique son plumage satiné eût déjà ressenti les atteintes du feu. Après avoir plané au-dessus du berceau, il y rentrait précipitamment pour en ressortir bientôt, chassé par les flammes et la fumée.

C'était ce manège du pauvre oiseau qui absorbait

l'attention des deux sauvages. Mais ils ne songeaient pas, comme on peut le croire, à admirer le dévouement poétique du beau chlamydère ; ils pensaient seulement que s'il venait à mourir dans l'incendie de son palais, ils auraient la bonne chance de le manger tout rôti pour leur déjeuner.

— C'est avec raison, dit Martigny, qu'on accuse les sauvages de n'être que de grands enfants... Voyez à quoi s'amuse ceux-ci quand leur expérience nous est si nécessaire !

Il poussa Tête-de-Crin et Nez-Percé assez rudement pour les décider à reprendre leur tâche, mais il ne put y parvenir. Les Australiens continuaient d'épier le chlamydère dont les évolutions devenaient plus précipitées, plus convulsives, les cris plus faibles et plus déchirants.

Enfin, le malheureux oiseau voulut prendre son vol encore une fois, mais ses ailes étaient brûlées et il retomba au milieu des flammes. Le père et le fils, qui attendaient ce moment avec impatience, se jetèrent aussitôt sur lui. Ce fut le père qui réussit à s'en emparer ; non pas que Nez-Percé eût cru devoir lui céder la proie choisie, l'amour filial n'a pas de ces renoncements parmi les Australiens, seulement Tête-de-Crin avait été le plus leste ou le plus habile. Moins d'une minute après, le noble oiseau, tout palpitant encore, était dévoré.

Nez-Percé du reste ne parut pas regretter outre mesure la bonne aubaine échue à son père. Il s'était mis à examiner le trésor des chlamydères et faisait choix de pierres métalliques, de graines et de coquilles qu'il enfermait dans un sac de peau suspendu à son côté en répétant avec complaisance :

— Clara !... Rachel !

Cependant Martigny était furieux.

— Brutes stupides ! s'écria-t-il, allez-vous perdre le temps en futilités et en niaiseries de cette sorte ?

Désespérant de vaincre l'inertie momentanée des sauvages, il se rapprocha de Brissot et de Denison qui continuaient d'appeler de toutes leurs forces.

Dans un intervalle de silence, les voix gémissantes qu'ils avaient entendues déjà leur répondirent pour la troisième fois ; mais elles semblaient venir maintenant de la cime de l'arbre.

Les Européens demeuraient bouche bée, leurs traits reflétaient un indicible étonnement et nul n'osait exprimer les idées singulières que ce nouveau prodige lui inspirait.

Mais Tête-de-Crin et son fils avaient aussi entendu ces voix étranges et étaient sortis enfin de leur apathie. Après avoir échangé quelques mots dans leur langue, ils saisirent les hachettes qui faisaient partie de leur équipement et s'élançèrent vers le grand gommier. Martigny fut frappé d'une idée :

— J'y suis ! s'écria-t-il, l'arbre est creux.

Comme nous l'avons dit, une grande quantité d'arbustes, de lianes, de fougères arborescentes encombraient cette partie du bois, et il était facile de reconnaître qu'on avait marché récemment au milieu de cette abondante végétation. On distinguait autour du vieil arbre de larges trouées qui témoignaient du passage de plusieurs personnes, peut-être même d'une espèce de lutte. Mais, à leur grand étonnement, les voyageurs n'aperçurent aucune cavité dans le tronc du gommier qui paraissait sain et entier jusqu'à une grande élévation.

Tête-de-Crin et Nez-Percé ne s'en tinrent pas à l'apparence. Après avoir tourné plusieurs fois autour de l'arbre, ils s'arrêtèrent au milieu de grosses racines saillantes qui formaient comme les contre-forts du tronc et sur lesquelles croissaient toutes sortes d'herbes parasites. Tête-de-Crin, ayant voulu écarter

ces herbes, découvrit qu'elles avaient été coupées récemment et posées debout contre la base de l'arbre. Il les dispersa sans effort et mit au jour une large ouverture béante entre deux racines.

Cette ouverture communiquait avec le tronc du gommier qui était creux, quoique l'écorce parût saine au dehors, comme il arrive parfois ; l'intérieur assez spacieux, recevait de l'air et de la lumière par un trou situé à la partie supérieure de l'arbre. Les Australiens, après avoir jeté un regard rapide dans ce réduit, s'écrièrent avec une explosion de joie :

— Clara ! Rachel !

— Elles sont donc enfin retrouvées ! dit Brissot, pâle d'émotion, en se penchant vers l'ouverture ; Clara, ma fille chérie, hâte-toi de répondre... c'est mon ton père !

Des sons inarticulés, pareils à ceux qu'il avait entendus déjà, partirent de la cavité, et il aperçut deux formes indistinctes, immobiles, appuyées contre les es parois d'écorce ; c'étaient en effet Clara et miss Owens.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi ne sortez-vous pas ? reprit Brissot avec inquiétude ; il n'y a ici que des amis.

— Elles sont attachées et baillonnées, dit le vicomte.

Quelques minutes plus tard, les deux malheureuses enfants étaient retirées de leur prison, et l'on s'empressa de les délivrer des liens qui paralysaient leurs mouvements, des bâillons qui avaient failli les étouffer. Mais, dans ce premier moment, elles ne pouvaient donner la moindre explication sur ce qui leur était arrivé. Les yeux fermés, les cheveux et les vêtements en désordre, elles restaient étendues sur la mousse, incapables d'agir, de parler et même de comprendre.

Du reste, cet état piteux s'expliquait assez de lui-même. Fernandez et Guzman, se voyant serrés de près par les volontaires, et ne voulant ou n'osant pas exécuter à la lettre leurs terribles menaces, avaient cherché le moyen de se débarrasser de leurs prisonnières sans recourir à de sanglantes extrémités. L'arbre creux s'était rencontré sur leur chemin, et ils avaient eu la pensée d'y enfermer les pauvres jeunes filles, après les avoir mises hors d'état de rien tenter en vue de leur délivrance. On eût voulu croire, pour l'honneur de l'humanité, que Fernandez et Guzman avaient l'intention de venir les chercher aussitôt qu'ils seraient parvenus eux-mêmes à dépister leurs adversaires ; mais cette supposition n'était pas admissible, car, après avoir abandonné Clara et Rachel dans ce trou d'arbre, ils avaient mis le feu en cinq ou six endroits différents autour d'elles. L'incendie s'était propagé avec une effrayante rapidité sur plusieurs points, et la grande quantité d'herbes humides et vertes qui croissaient dans le voisinage du vieux gommier l'avaient seules empêché jusqu'ici de faire beaucoup de progrès de ce côté ; mais d'un moment à l'autre l'élément destructeur allait prendre sa revanche.

Un peu de vin de Porto, que Richard Denison avait dans un flacon de poche et qu'il fit boire aux jeunes filles, les ranima sensiblement. Bientôt elles purent reconnaître leurs libérateurs : Clara tendit la main à son père en balbutiant quelques mots de tendresse. Quant à miss Owens, son retour à la vie se manifesta d'une manière différente ; au moment où elle relevait la tête avec effort, elle s'aperçut que ses beaux cheveux, d'un blond un peu ardent, tombaient en désordre sur ses épaules demi-nues. Aussitôt elle s'empressa de réparer le dérangement de sa toilette, en répétant d'une voix éteinte : — *shocking, shocking.*

Mais le moment n'était pas favorable pour donner aux deux amies les soins délicats que réclamaient leur position. Les flammes se montraient de tous côtés, en même temps que des flots de fumée noire envahissaient les environs. Tête-de-Crin et Nez-Percé regardaient à droite et à gauche avec agitation, en prononçant des paroles inintelligibles dont le sens était sans doute qu'il fallait se hâter de faire retraite. Martigny, toujours homme d'action, fut le premier à s'apercevoir du danger.

— Messieurs, dit-il à ses compagnons, nous ne pou-